

Le Figaro. Liberté de blâmer et éloges flatteurs

Anniversaire. Depuis deux cents ans, le célèbre quotidien – l'un des plus vieux du monde – justifie sa célèbre devise.

Deux siècles d'existence! L'auteur de ces lignes, fier des cent seize ans d'*Historia*, s'incline devant les deux cents ans d'un confrère né sous la Restauration en tant que feuille théâtrale, et qui prit à Beaumarchais, pour titre, le nom de son héros le plus brillant et, pour devise, une des répliques de la pièce éponyme: «Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur.» Vif, insolent, lucide, le ton était donné; il sera maintenu tout au long d'une histoire qui se confond avec celle de notre grande presse.

Combien sont-ils encore, en Occident, ces journaux dont l'origine remonte à l'aube de la révolution industrielle? Une dizaine au plus, dans le sillage de la vénérable *Wiener Zeitung*, née en 1703 – mais dont l'actuelle version ne comporte plus d'édition papier – et du *Times* de Londres, puissante institution née en 1785... C'est dire si le club auquel *Le Figaro* peut se flatter d'appartenir est aujourd'hui restreint.

Depuis Napoléon III, donc, ce quotidien du matin tend à la société française un miroir attentif et souvent nuancé. Combien de nos chroniques auront puisé, sans toujours l'avouer, à ses grands articles épousant la marche du monde au fil des décennies, pour mieux la critiquer à l'occasion? De plus en plus politique à mesure qu'il approchait du

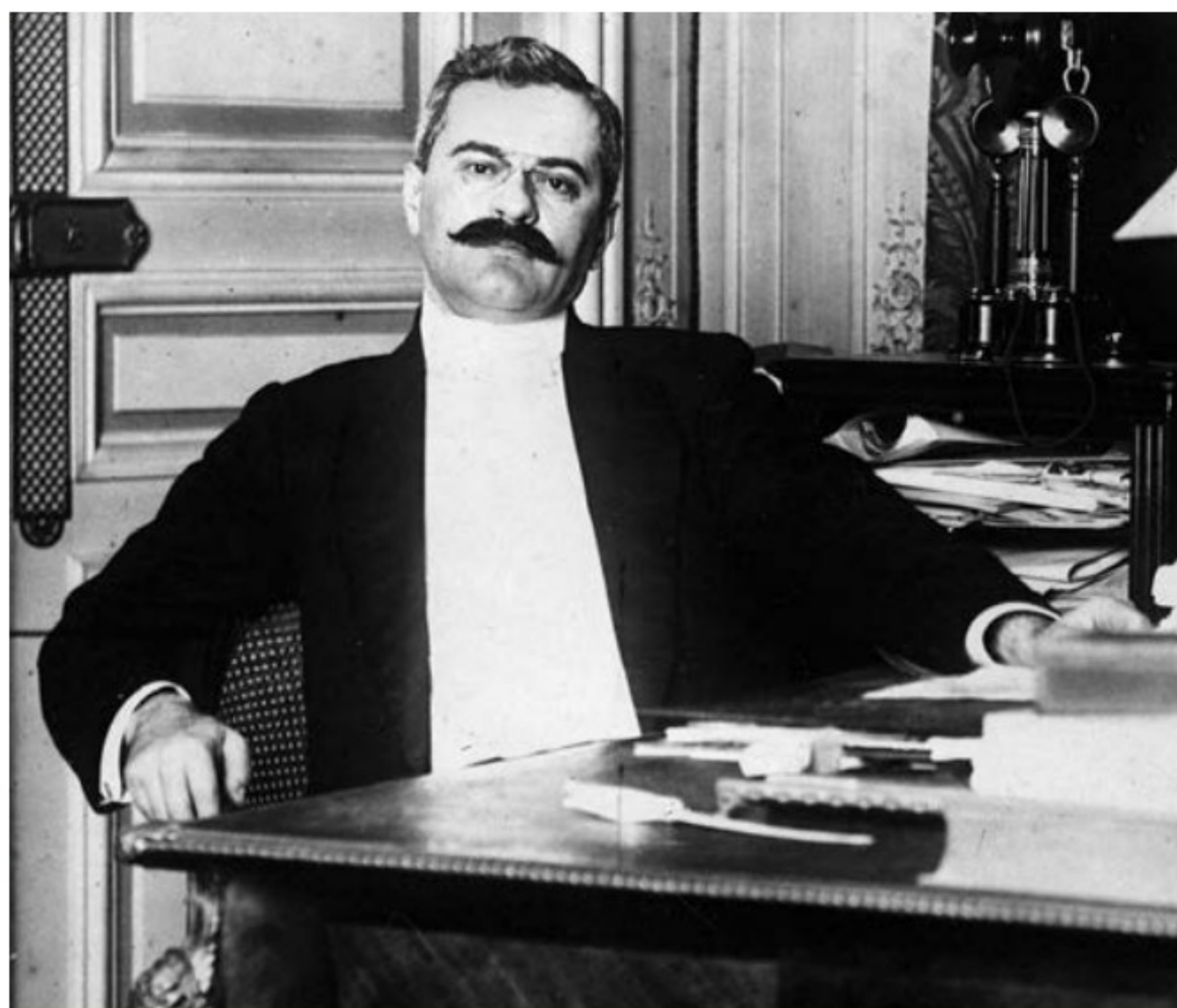
centenaire, *Le Figaro* n'aura cessé de refléter les aspirations, les hésitations, les emballlements aussi d'une bourgeoisie libérale et prudente, conservatrice par certains aspects, mais toujours inscrite dans les bornes de la raison.

Le titre aura traversé, sans y laisser trop de plumes, des crises qui devaient être fatales à nombre de ses rivaux. Plus ou moins neutre au moment de l'affaire Dreyfus, il aborde la Grande Guerre, un peu plus tard, dans un état d'alarme qu'explique l'assassinat, le 16 mars 1914, de son directeur, Gaston Calmette, par l'épouse de l'ancien président du Conseil Caillaux – durablement malmené dans ses colonnes... Plus terrible encore, l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale le réduit au silence, le quotidien cessant de paraître entre novembre 1942

Bureau des légendes

Hippolyte de Villemessant (à g.) relance *Le Figaro* sous le Second Empire. Quotidien dès 1866, le journal fait et défait les carrières politiques et son directeur Gaston Calmette (à dr.) finira assassiné par la femme d'un ministre malmené dans ses colonnes...

BRANDSTÄTTER IMAGES/LA COLLECTION



et août 1944 – une éclipse qui le met à l’abri des dérives. Si l’actualité politique, nationale et internationale est devenue son fait, *Le Figaro* n’en est pas moins resté fidèle à la fibre littéraire de ses origines, accueillant dans ses colonnes quelques-unes des grandes plumes de l’Hexagone: Marcel Proust évidemment, mais avant lui Théophile Gautier ou Alphonse Karr, plus tard François Mauriac, Antoine Blondin, Pierre Mac Orlan... Encore plus près de nous, Félicien Marceau ou Jean d’Ormesson – parmi cent, parmi deux cents autres – sauront mêler un ton parfois incisif à la plus élégante des proses. Un point commun supplémentaire avec notre mensuel.

S’il fallait, en guise de bouquet d’anniversaire, résumer à quelques grandes lignes l’esprit que *Le Figaro* a fait souffler sur la presse française en général, parisienne en particulier, je mettrais en avant trois valeurs: d’abord une certaine élégance, illustrée notamment par les dessins de Caran d’Ache et de

Jacques Faizant; et puis un mordant certain, avec ce ton parfois cinglant qui fait de l’éditorial du journal un point de mire que les gens influents ne lisent, chaque matin, qu’en retenant leur souffle.

La troisième boussole du *Figaro* – à moins qu’il ne s’agisse de la première – me paraît être la liberté – cette liberté dont le journal n’aura cessé de se faire l’apôtre. «Il puise sa matière dans une vertu dont Pierre Brisson a écrit en des jours décisifs qu’elle était à ses yeux “le bien suprême”. Au fond, le grand air de *Figaro*, c’est l’air de la Liberté», écrit Alexis Brézet, son actuel directeur, successeur au XXI^e siècle d’Hippolyte de Villemessant, Francis Magnard, François Coty, Robert Hersant ou Yves de Chaisemartin.

Comment ne pas saluer aussi les étoiles hebdomadaires d’une constellation qui, au fil des générations, devait faire florès? *Le Figaro Magazine* et *Madame Figaro* viennent, au début du week-end, former la liasse que les familles assises – certains



NPL/OPALE PHOTO

Choix Au fil des ans, l’univers «*Figaro*» s’est étoffé avec *Le Figaro illustré* (1883), *Le Figaro Magazine* (1978), *Madame Figaro* (1980)... Couverture du *Figaro illustré* (1887).

diront de droite – se doivent d’emporter avec elles sur la banquette arrière de leurs berlines, à la mer ou en villégiature. Ainsi *Le Figaro* a-t-il pu faire figure, avec le temps, de marque d’appartenance autant que de garant d’un certain art de vivre, entre le plaid et le jeu de croquet, le moule à clafoutis et le cure-pipe... Mais on va me reprocher de céder aux stéréotypes.

À l’occasion de son bicentenaire, le journal – aujourd’hui relayé par une chaîne de télévision et un site important sur le Web – annonce, pour la mi-janvier 2026, des numéros spéciaux, un documentaire, un beau livre, une exposition au Grand Palais confiée à Claire Blandin et Guillaume Perrault, ainsi que trois soirées au cours desquelles Fabrice Luchini viendra dire, à sa manière... figaresque, quelques morceaux de bravoure. Souhaitons au vaillant doyen de la presse française de passer le cap avec le cran qui le caractérise – c’est un tout jeune magazine qui lui adresse ce bon vœu. **FRANCK FERRAND**

“Ce titre a réussi à traverser des crises qui devaient être fatales à nombre de ses rivaux”



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VOLLET

AKG-IMAGES

Noir d’encre Entre 1940 et 1942, Pierre Brisson a la délicate tâche de faire vivre le journal en «zone libre» mais suspend sa publication en 1942. *Le Figaro* renaîtra deux ans plus tard.

«Austenmania». Un succès jamais démenti, sans orgueil ni préjugés!

Lettres. Comment

Jane Austen, la romancière née il y a deux cent cinquante ans, qui n'écrivit que sur le mariage et les convenances de la gentry, est-elle devenue l'icône d'une génération biberonnée au smartphone ?

Les chiffres témoignent d'un engouement planétaire: sur TikTok, le hashtag #JaneAusten cumule 683 millions de vues. Au Jane Austen Festival de Bath, depuis 2001, des milliers de participants vivent en costume Régence pendant une dizaine de jours, expérimentant la contredanse et l'étiquette anglaises. En France, le phénomène est visible en librairie: 48 000 exemplaires d'*Orgueil et Préjugés* écoulés chez Milady, 26 000 de *Raison et Sentiments* chez Hauteville, 36 000 d'*Emma* chez Archipoche – trois éditeurs spécialisés dans la romance. Ce que la génération Z apprécie chez Jane Austen, par-delà la société corsetée, est surtout une façon de contempler cette société. Femme, célibataire, sans fortune, Austen écrit depuis les marges sur les fondements du pouvoir social: le mariage, l'héritage, la réputation.

Un message d'actualité

Parce qu'elle sait que ces enjeux sont vitaux pour ses héroïnes (ne pas se marier équivaldrait à la ruine), elle les traite avec un parfait sérieux, tout en les tournant en dérision. Austen ne hausse jamais la voix: elle laisse la phrase faire le travail. Cette ironie-là, qui ne verse jamais dans le cynisme, c'est exactement ce dont avait besoin une génération élevée dans la déconstruction permanente des rapports de pouvoir: un



Fan-zone Bath (Somerset), où Jane Austen (à g.) vécut de 1801 à 1806, réunit durant dix jours les nombreux participants – en costumes d'époque – du festival annuel consacré à l'écrivaine.

modèle pour survivre dans un monde qui déplaît. En effet, Austen n'est pas la romancière des codes sociaux figés, mais celle qui les démonte de l'intérieur. *Orgueil et Préjugés* commence par «C'est une vérité universellement reconnue qu'un homme célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier» – et tout le roman s'emploie à montrer que cette «vérité» est un mensonge de comédie sociale. *Persuasion* raconte comment une femme de 27 ans (vieille fille, donc, selon les critères de l'époque) recon-

quiert sa vie en refusant justement les conseils de son entourage. *Emma* met en scène une héroïne qui se trompe sur tout et sur tous pendant 400 pages.

Cette intelligence du réel est précisément ce qu'aucun auteur contemporain de romance n'ose offrir. La romance moderne verse soit dans l'analyse critique des rapports de domination (et alors l'amour devient suspect, presque impossible), soit dans l'intensité émotionnelle (et alors il faut faire semblant que les questions de pouvoir n'existent pas). Austen refuse cette alternative. Chez elle, voir clair n'empêche pas de ressentir fort. Sans illusions sur les rapports de pouvoir qui sous-tendent les relations amoureuses, elle écrit des comédies où les femmes cherchent juste à être prises au sérieux. C'est rare. C'est précieux. Et visiblement, deux cent cinquante ans plus tard, cela plaît toujours. **LAURENT NUNEZ**

EXPOSITION

LA VIE DES VENDÉENS SOUS L'OCCUPATION

HISTORIAL
DE LA VENDÉE

22 NOV 2025
21 JUIN 2026

nossites.vendee.fr

39
45

Photos © Mairie d'Aizenay. Cliché Patrick Durandet, Département de la Vendée – lwwr.2025.